

Hélène Frappat

le mont

Fuji

n'existe

pas

roman

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA VIOLENCE, Flammarion, 2000.

JACQUES RIVETTE, SECRET COMPRIS, Cahiers du cinéma, 2001.

TROIS FILMS FANTÔMES DE JACQUES RIVETTE, Cahiers du cinéma, 2002.

SOUS RÉSERVE, Allia, 2004.

L'AGENT DE LIAISON, Allia, 2007.

ROBERTO ROSSELLINI, Cahiers du cinéma / Le Monde, 2008.

PAR EFFRACTION, Allia, 2009.

INVERNO, coll. "Un endroit où aller", Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1232.

LADY HUNT, Actes Sud, 2013, Babel n° 1365.

N'OUBLIE PAS DE RESPIRER, coll. "Essences", Actes Sud, 2014.

TONI SERVILLO, LE NOUVEAU MONSTRE, Séguier, 2018.

LE DERNIER FLEUVE, Actes Sud, 2019.

Photographie de couverture : © François Fontaine / Agence VU'

© ACTES SUD, 2021
ISBN 978-2-330-14421-0

HÉLÈNE FRAPPAT

Le mont Fuji
n'existe pas

roman

ACTES SUD

MA PRÉSENCE ESPION

Heureusement que je ne suis pas un écrivain américain, ai-je dit à l'homme dont je venais d'observer le dos voûté, et la nuque large, pendant une soirée entière où j'avais été en proie à l'excitation. Je me trouvais dans sa gigantesque villa située aux abords de Marrakech. Depuis le centre, le chauffeur avait roulé une vingtaine de minutes jusqu'à ce que les immeubles en construction se défassent, laissant place à un no man's land qui s'étendait de chaque côté de la route. D'innombrables travailleurs cheminaient, hommes à vélo, femmes à pied, grappes d'adolescents sur des vélomoteurs qui se fauflaient entre les voitures et évitaient notre 4x4 disgracieux aux vitres fumées, à travers lesquelles j'accrochais mon regard au coucher de soleil incendiant le ciel pollué.

Durant la soirée, j'étais demeurée assise au fond d'une pièce qui surplombait le salon immense en contrebas. J'ignorais quelle était la fonction de ce lieu qui ressemblait à la salle d'attente d'un aéroport, où les passagers s'ennuient en sursautant à chaque annonce, de crainte d'apprendre que leur vol a du retard. La villa regorgeait de ces sas indéfinis, meublés de canapés luisants où je n'aurais jamais

eu l'idée de m'installer, même si j'avais bien tenté de poser les pieds sur l'une des tables basses aux contours massifs qui s'était révélée un assemblage de faux bois vaguement sculpté et de verre qui, bizarrement, ne pesait rien. À l'exception des chambres dont les portes, neuves pourtant, fermaient mal (une poignée était ainsi restée dans ma main et je m'étais hâtée de la remettre en place avant qu'un des domestiques ne surgisse, anxieux d'accomplir à ma place un geste extrêmement simple), la maison manquait entièrement d'intimité. Maîtres et serviteurs paraissaient partager le même espace quasiment dépourvu de murs. Le propriétaire avait-il conçu lui-même cet énorme panoptique, ou bien pareille architecture, qui rappelait le décor d'un téléfilm américain, voire le plateau amovible sur lequel n'importe quel type de fiction aurait pu être tourné (du porno au policier, en passant par une saga familiale reproduisant le cliché occidental d'une maison de riches), lui avait-elle été livrée clé en main avec le morceau de désert adjacent, sur lequel une armée de jardiniers se courbaient pour implanter du gazon et des oliviers déjà grands ?

Les frontières existaient pourtant. Au seuil de ces lignes de démarcation, les hommes en uniforme chargés de plateaux, la cuisinière venue prendre les menus, l'intendant, la bonne d'enfants – l'aisance avec laquelle ceux-ci attendaient qu'un serviteur leur apportât cérémonieusement un verre d'eau, alors qu'ils se tenaient eux-mêmes appuyés contre l'un des évier de la cuisine, ne cessait de m'étonner –, ou encore le chauffeur s'enquérant de la voiture que son patron désirait, ralentissaient, imprimant

à leur corps une discrétion craintive qui aurait pu tendre à l'invisibilité. Mais quel maître désire que son serviteur soit invisible ?

Ce maître-ci passait l'essentiel de son temps à houspiller sa troupe empressée dont il ne manquait jamais de souligner, à table notamment, en présence de ses nombreux invités, l'incompétence, que ce fût pour préparer les œufs du petit-déjeuner comme il avait coutume de se les voir servir en France, ou des plats typiquement marocains qui le décevaient souvent. Durant les quelques jours que je passais chez lui, à l'invitation de sa fille, je me demandais au regard de quel critère ces domestiques qu'il tutoyait le plongeaient presque systématiquement dans une déception se traduisant par d'amers sarcasmes.

Pour supporter l'humiliation publique de ces hommes et femmes en uniforme qui, à la fin de leur service, rejoignaient les colonnes de travailleurs au bord des routes, je bus beaucoup. Dès mon arrivée – je me souviens d'une terrasse remplie de canapés blancs sur lesquels des gens bronzés en maillot de bain réclamaient bruyamment des cocktails à un serviteur souriant –, je m'emparai d'un verre rempli d'un liquide orangé qui me permit de m'habituer à la lumière blanche (elle figeait la surface des cinq piscines, au point qu'on aurait cru possible de marcher sur l'eau), et au niveau sonore. Le soir, le piano à queue blanc du salon jouait tout seul des airs de piano-bar. Si le spectacle incongru des touches blanches et noires se soulevant, au garde-à-vous, en l'absence de pianiste, ne m'avait vaguement amusée, j'aurais pu fermer les yeux et

m'imaginer dans le salon d'un hôtel international situé dans n'importe quel pays où les hommes d'affaires se détendent.

Pour l'anniversaire du maître des lieux, ses petits-enfants lui avaient préparé une surprise. Des chaises avaient été installées dans l'un des espaces peuplés de canapés vides, de tables basses et de miroirs. À l'exception des domestiques, qui arpentaient la maison dans tous les sens, et des invités qui traversaient ces zones de transit pour rejoindre leur chambre, personne ne demeurait jamais entre ces murs blancs sur lesquels des peintures locales aux couleurs criardes avaient été suspendues de guingois.

Je me suis installée au fond. Une lumière violente en provenance de lampes invisibles éclairait la scène uniformément. L'homme s'était assis au premier rang, face à un mur de miroirs, et j'ignore si lui, ou ses domestiques, avaient décalé son fauteuil, en sorte qu'il se tenait légèrement à l'écart. Sa silhouette, à mes yeux du moins, paraissait toujours isolée, soit qu'il l'entourât d'une frontière fantôme, ou que ses interlocuteurs perdissent toute forme de naturel en présence d'un homme qui, il y a peu, occupait une position si éminente qu'elle en était venue à symboliser le pouvoir même.

En ce printemps 2015 où je le rencontrai pour la première fois, je ressentis le malaise qu'il y a à se trouver face à un individu qui ne sait rien de vous, alors que vous – un vous qui englobe tout l'univers – connaissez sa plus scandaleuse intimité. Des années plus tard, j'ai revécu semblable expérience devant la prison de Réau. Je m'apprêtais à rencontrer des détenus désireux de participer à un atelier

d'écriture, et j'attendais qu'on m'ouvrît la porte. J'avais glissé ma carte d'identité par une fente, et un cerbère dissimulé derrière une paroi qui renvoyait un reflet sale de moi l'examinait sans fin. J'avais trouvé insupportable, non l'attente (elle naissait peut-être du pouvoir dérisoire que l'employé invisible s'octroyait, en mettant en scène un simulacre de suspense), mais la dissymétrie qui me plaçait en position d'être vue sans voir. Voilà donc la première forme d'inégalité qu'organise la détention, avais-je pensé en pénétrant finalement en ce lieu qui en comportait d'autres. Pour un écrivain, qui passe sa vie à regarder des gens et des choses qui ne le regardent pas, il y avait une certaine ironie à se trouver la proie d'un regard. Mais depuis sa déchéance publiquement exhibée, mon hôte avait-il cessé d'être ce visiteur à la porte d'une prison, qui attend qu'un œil soupçonneux lui ouvre, en scrutant longuement son visage et ses papiers ? Et la multitude de visages, qui possédaient sur lui une longueur d'avance, lui renvoyait-elle, comme moi devant la prison de Réau, son reflet sale ?

Ce soir-là, je voyais sans être vue. Au lieu de contempler les expressions du spectateur au premier rang sur le mur de miroirs, j'ai observé sa nuque et son corps tassé. Surgissant du col de sa chemise blanche – une des fonctions des domestiques consistait à entretenir sa réserve impeccablement propre et repassée, afin qu'au sortir de table, où il se tachait, il pût offrir à sa tenue une illusion de permanence –, sa nuque me captivait. Ce morceau de peau formait un pont reliant le corps et le visage d'un homme qui pouvaient bien se dissimuler derrière l'armure de sa

chemise blanche, et son masque, mais auraient été en peine de commander à cette surface vulnérable. Il me semblait que son existence même s'imprimait à l'arrière de son cou, simultanément puissant et affaissé, telle la nuque du Minotaure qui se raidit à force de supporter l'union d'une tête de taureau et d'un corps d'homme.

Le spectacle commença. Une petite fille faisait des entrechats maladroits au son d'une chanson de Beyoncé ou Rihanna. Elle tentait de prendre son envol mais retombait pesamment sous le regard attendri du public qui applaudissait. Je me souviens vaguement d'un autre numéro de danse et d'une pièce de théâtre.

À quelques mètres de moi, la nuque ne bougeait pas. Peut-être s'était-elle encore affaissée entre les épaules du Minotaure. Peu à peu je ressentis le signal d'alerte que les écrivains connaissent bien. Je jetai des coups d'œil furtifs aux autres spectateurs, mais aucun ne semblait voir la même chose que moi. Ce qui me bouleversait n'était pas la note pathétique, propre aux spectacles enfantins dès lors qu'ils singent avec gaucherie un numéro adulte. J'avais très vite cessé de regarder les enfants qui continuaient à s'agiter, pour me concentrer sur l'effet de montage entre cette troupe d'amateurs et son destinataire unique. Parallèlement aux numéros de danse, échouant avec une régularité de métronome à suivre en rythme la chanson américaine, le vieil homme voûté au premier rang voyait-il défilé, sur l'écran de sa mémoire, les milliers de galas prestigieux auxquels, en tant qu'ancien maître du monde – il en avait possédé au moins une clé –, il avait

été convié ? À l'époque de sa splendeur, avait-il été aussi assidu aux spectacles que lui préparaient ses petits-enfants, ou bien ces derniers bénéficiaient-ils de son état de semi-réclusion, apparemment propice aux liens familiaux ?

Sur ce large dos voûté, que les applaudissements animaient à peine, je lisais en cet homme mieux que sur son visage qu'il avait appris à contrôler en une impassibilité totale, à moins qu'on ne désignât par ce terme une forme vaguement machiavélique d'indifférence. L'obsession des échecs était le dénominateur commun des légendes qui avaient circulé sur son compte. Outre l'ironie qui s'entendait en ce mot, les échecs évoquaient sans doute, sous la plume des commentateurs qui n'avaient cessé de rappeler que l'homme aimait jouer des parties seul devant son ordinateur, le mystère d'un individu ayant consacré son existence aux conquêtes, avant de s'employer, corps et âme, à une stratégie en tout point inverse. De mon côté, ayant toujours trouvé les jeux d'un ennui mortel, je peinais à comprendre une phrase, empruntée au poker, que sa fille présentait comme la devise de son père : Quand une perte est sûre, il faut la prendre. Je lui avais demandé de la répéter plusieurs fois, avant de la noter dans mon carnet où, plus je la relisais, plus elle m'apparaissait opaque. S'agissait-il de *perdre à coup sûr*, autrement dit de précipiter une défaite écrite d'avance ? *Prendre une perte* était-il synonyme de gagner ?

Mais gagner quoi ? Et pour quelle perte ? J'avais beau scruter la règle, en m'efforçant de la dépouiller de sa raideur statistique, je ne lui trouvais aucun sens. Sur ce dos pourtant, qui ignorait être la proie d'un regard, ce dos plus expressif que l'œil presque

mort duquel le maître des lieux fixait ses interlocuteurs sans les voir (seul un grand optimiste, ou naïf, aurait conclu à son détachement), j'observais une perte concrète.

C'était le genre d'homme que l'on décrit mieux en anglais : *bigger than life*. L'expression m'était venue en l'observant se vanter de ses possessions, avec une inquiétude qui perçait à chaque phrase : villa immense constituée d'une juxtaposition d'espaces inhabitables, parc reproduisant les passages obligés d'une propriété d'aristocrate, en miniature hélas. Flanqué de son débarcadère disproportionné, le lac rapetissait à la taille d'un étang ; la roseraie s'interrompait avant que les fleurs n'embaument ; et quant au simulacre de labyrinthe, jonché d'un gravier flambant neuf qui renvoyait la lumière blanche, aucun enfant n'aurait pu s'y perdre. Seul l'Atlas au loin (et les cimes blanches, apparaissant, disparaissant, au gré des brumes de chaleur ou de pollution) semblait à la mesure d'un homme qui se prenait pour un géant, ou du moins surveillait en permanence le décor qu'il s'était construit afin qu'il lui renvoyât le reflet de sa juste grandeur.

Jamais je n'ai pensé, à le voir ainsi aux aguets, désireux de recueillir l'approbation de ses invités au sujet des questions futiles de décoration qui l'obsédaient – il exhibait fièrement, dans leurs moindres détails, les meubles de jardin qu'il avait dessinés –, que cette grandeur pût avoir un quelconque sens moral. Je ne donne pas à ce terme sa valeur moderne d'éthique, mais celle, classique, désignant la plénitude d'une personnalité. À l'évidence, cet homme était désormais au-delà de la personnalité, qu'il abandonnait

avec indifférence à ses interlocuteurs encore curieux, sinon de comprendre, du moins d'évaluer la complexité de son caractère (ce qu'on nomme banalement les zones d'ombre). Cette manière négligente de s'offrir en pâture me parut la manifestation la plus authentique de sa forme particulière de grandeur – à moins qu'en proie à un accès de tendresse pour son personnage, mon esprit n'eût confondu négligence et laisser-aller.

Durant les quelques jours que je passai chez mon hôte – rythmés par la cérémonie des repas, les accès de mauvaise humeur que ces festins suscitaient chez celui qui les avait ordonnés, et puis le champagne, les cocktails, viatique me plongeant dans une brume anesthésiante –, je le vis rarement s'impliquer dans une conversation.

Un soir, pourtant, il s'anima en racontant l'un de ses voyages au Japon. Dans ce pays, s'emportait-il avec fièvre, tout – espaces, jardins, maisons – était conçu aux dimensions minuscules de la densité démographique. À l'entendre, on aurait pu croire que le Japon avait été pensé pour l'empêcher de respirer : évoquant un territoire insupportablement petit, au regard de son pouvoir et de ses aspirations (à l'époque de ses déplacements en Asie, il dirigeait encore une institution internationale), il semblait sur le point d'étouffer. J'hésitais entre trouver son monologue involontairement comique (il n'était pas le seul individu, après tout, à considérer certains États comme des attaques personnelles), ou vaguement effrayant, à l'image de ces caprices enfantins capables de basculer, d'une seconde à l'autre, dans la démonstration de force et l'arbitraire.

Je n'étais jamais allée au Japon. J'écoutais avec attention les récits de voyage, car j'avais en tête un roman intitulé *Le mont Fuji n'existe pas*. Le titre m'avait été inspiré par la fille du maître des lieux. À ma question sur le mont Fuji, elle avait répondu qu'à chacun de ses séjours à Tokyo, il était resté dissimulé derrière le brouillard persistant, au point qu'elle avait conclu : "le mont Fuji n'existe pas".

La sentence m'avait enchantée, pour sa force logique absurde, sa puissance d'énigme antique, sa valeur de ritournelle. Je me mis à rêver un roman dont je pressentais que le volcan invisible serait l'un des personnages principaux. Une scène surtout me hantait : un ancien maître du monde, déchu à la suite d'un scandale n'ayant épargné aucune partie du monde qu'autrefois il dominait, ploie son cou de Minotaure pour assister à un spectacle d'enfants. Je n'apparaissais pas dans la scène, qui serait narrée à la troisième personne, à travers le regard de mon personnage, Agathe.

CLIENT MYSTÈRE

Je n'ai pas transformé la fille du Minotaure en personnage, mais je me suis rendue à son mariage, qui avait lieu dans la villa de son père à Marrakech. De crainte d'arriver en retard à la cérémonie, j'avais choisi un siège au dernier rang, espérant sortir plus vite de l'avion. Je tentais de me concentrer sur la correction des épreuves du *Dernier Fleuve*, quand une jeune femme s'est excusée de passer devant moi. Je m'étais installée au bord. Elle s'est assise près du hublot, laissant entre nous un fauteuil vide qu'elle a rempli de ses affaires. Le geste m'a agacée, comme si, en grignotant l'espace vacant intermédiaire, elle cherchait à se rapprocher de moi. Elle prononçait des phrases que j'entendais à peine (j'avais mis des boules Quies), et je grognais quelques sons d'assentiment, hochant la tête au hasard, vaguement honteuse d'ériger une barrière contre une voisine au sourire éclatant. Son sourire immense, qui faisait rayonner sa silhouette, m'a convaincue d'enlever discrètement la cire de mon oreille droite.

Le voyage commençait mal. Nous nous apprêtions à stationner pour une durée indéterminée, le temps de contrôler le réacteur 1. Ma voisine me

rassura en évoquant les nombreux vols où le pilote était parvenu à rattraper le retard, voire, dans le cas d'une destination lointaine que j'ai oubliée (le Cap-Vert ? elle semblait familière de ces vacances au bout du monde qui me font horreur), à se poser avec quelques minutes d'avance. Concentrée sur les épreuves que j'avais prévu de relire avant l'arrivée à Marrakech, j'avais négligé de faire étalage de mes angoisses auprès d'une parfaite inconnue (allais-je rater le début d'une cérémonie dont j'étais l'un des témoins ? allais-je mourir en vol, sans avoir eu le temps d'achever *Le mont Fuji n'existe pas* ?). Pourtant l'inconnue semblait avoir deviné la fébrilité que je tentais d'endiguer, en maintenant sur mes genoux la liasse de feuilles que je finis par ranger dans une grande enveloppe kraft.

C'est alors qu'une curiosité soudaine m'est venue :

— Pourquoi vous voyagez autant ?

Je ne sais pas si elle a perçu mon aversion des voyages, et de tout déplacement qui me contraint d'abandonner l'appartement où j'écris. Elle est allée droit au but, avec un sourire presque aussi irrésistible que sa mystérieuse réponse :

— Je suis client mystère.

Elle me regardait frontalement, avec une franchise dénuée de toute provocation, sinon celle d'un enfant, ou d'un animal, qui vous envoie une balle et ne vous en voudra pas de ne pas l'attraper au bond. Entre nous le siège vacant s'était volatilisé. Je me suis penchée vers elle. Sortant de l'enveloppe kraft des feuilles et un stylo, j'ai enchaîné pour la forme :

— Je suis écrivain, je peux prendre des notes ?

Ma voisine s'appelait Delphine. Le prénom un peu vieillot collait bien au visage illuminé par un sourire magnétique qui faisait disparaître les rides au creux des joues. Ce n'était pas le rictus crispé des Américaines, bouche grande ouverte sur deux rangées de dents fluorescentes, alors qu'au-dessus, le regard indifférent ne sourit pas. Pourtant le sourire de Delphine, d'une sincérité désarmante, lui offrait un masque aussi protecteur que les tissus noirs dont elle recouvrait son corps. L'offrande – simultanément généreuse et défensive – suggérait : *je suis à vous ; ne m'approchez pas.*

Son prénom m'évoquait les sœurs Garnier des *Demoiselles de Rochefort*, Delphine et Solange, interprétées par les sœurs Deneuve et Dorléac. (Dans *La Peau douce*, Françoise Dorléac est une hôtesse de l'air plus fatale que les employées boudinées dans l'uniforme vert pomme de la compagnie Transavia, qui nous proposaient des boissons payantes.) La seule fois où j'ai exigé un pseudonyme, refusant de signer de mon nom l'article que m'avait commandé un journal du soir, je me suis rebaptisée Delphine Garnier. Je n'oublierai jamais la sidération sur le visage du rédacteur en chef, en apprenant que Delphine Garnier était l'héroïne blonde et rose d'une fiction en chansons.

— Client mystère, c'est voyager et donner son avis sur ce qu'on a pu vivre entre le départ et l'arrivée. On doit s'imprégner de l'état d'esprit d'un touriste basique.

Par "s'imprégner", Delphine signifiait qu'à chaque voyage, sa mission consistait à faire semblant d'être

une touriste. Plusieurs années auparavant, un ami qui dirigeait une agence de voyages lui avait proposé trois destinations au soleil, parmi lesquelles un séjour en République dominicaine lui permit d'exercer son rôle pour la première fois. Elle devait profiter de vraies vacances, en s'essayant à l'intégralité des activités que proposait le club (hormis les excursions), tout en retrouvant chaque soir sa chambre où elle rédigeait son rapport quotidien.

La question des noms revenait sans cesse, le sien, celui des autres. Ses commanditaires lui demandaient de préciser l'identité des employés et des touristes qu'elle décrivait. "Je suis pas une collabo, j'y vais dans le but de proposer des petites astuces."

Je tentai de l'imaginer, testant la panoplie des animations que les clubs proposent à leurs clients, tout en cherchant à les améliorer secrètement. L'image demeurait floue, ainsi que le décor ensoleillé derrière elle. J'avais moins de mal, en revanche, à me figurer les stratégies grâce auxquelles elle présentait aux membres de l'équipe, et aux autres voyageurs, une façade dissimulant la vraie raison de sa présence. Le terme "façade" convenait peu à cette jeune femme qui avait entamé son périple dix ans plus tôt, à l'âge de vingt-cinq ans. Elle n'avait jamais donné au groupe un faux nom, de peur de "se noyer dans ses mensonges". Un principe guidait sa conduite :

— Il vaut mieux être franc, mais en dire peu.

Sous ce terme de "franchise", elle englobait sa véritable identité, qui comprenait son nom et son emploi lorsqu'elle n'était pas en congé : éducatrice spécialisée auprès d'adolescents en grande difficulté en Seine-et-Marne. Ce métier qu'elle adorait, et pour lequel elle se considérait chanceuse de